

LES PIONNIERS D'EDEN

TOME 5

L'HIVER ETERNEL



Patrice HUETZ

Les Pionniers d'Éden — L'Hiver Éternel

Patrice Huetz

patrice-huetz.fr

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

CHAPITRE 1

Lena à vingt-cinq ans

2125, Éden — Dôme Central, Niveau Résidentiel 4 Coordonnées : 12°N, 47°E — Zone équatoriale tempérée

La lumière de Kepler-442 entrait obliquement par le hublot de sa cabine quand Lena Diallo se leva. Six heures du matin, heure locale d'Éden — le cycle de vingt-six heures s'était ancré dans les corps de la troisième génération plus naturellement que dans ceux de la première. Lena n'avait jamais connu le rythme de vingt-quatre heures que sa grand-mère Amara décrivait dans ses carnets comme « la mesure du temps des humains ». Pour Lena, vingt-six heures était simplement la durée d'un jour. L'heure terrestre appartenait aux archives, aux musées, aux vieux qui se réveillaient encore trop tôt.

Elle resta un moment immobile devant le hublot, les pieds nus sur le sol de graphène poli. La lumière extérieure était différente ce matin — plus dorée, moins orangée que d'habitude, avec quelque chose d'aqueux dans la façon dont elle traversait les couches atmosphériques. Peut-être un changement d'humidité. Elle nota mentalement de vérifier les données météo.

À vingt-cinq ans, Lena Diallo était ce qu'Éden avait produit de plus paradoxal : une enfant de la troisième génération qui portait dans son prénom et dans son sang toute l'histoire de la colonie, et qui s'en

sentait parfois écrasée. Sa grand-mère Amara avait fondé Éden. Son grand-père Kofi était le premier humain né dans l'espace interstellaire. Sa mère Sira était membre permanente du Conseil depuis quinze ans. Et Lena, elle, était climatologue — une scientifique qui regardait les données atmosphériques d'une planète que trois générations avant elle avaient choisie au pari.

Elle prit son carnet de la table de nuit. Papier, toujours papier — c'était une tradition familiale aussi immuable que le nom Diallo, transmise d'Amara à Kofi à Sira à Lena avec la même solennité que les carnets eux-mêmes. Dans le tiroir, sous le carnet, les copies reliées des journaux d'Amara. Lena les avait lus sept fois. Certains passages, vingt fois.

Elle nota : 2 mars 2125. Premier jour de ma nouvelle affectation au Laboratoire Climatologique Supérieur. Les données de la saison froide 2124-2125 ne correspondent pas aux modèles. Différence : 0,3°C en dessous des prévisions sur l'ensemble de la zone équatoriale. Rien d'alarmant — dit le modèle standard. Mais le modèle standard a été construit par des gens qui n'avaient que trente ans de données locales. J'en ai maintenant quarante-trois.

Dehors, la lumière de Kepler-442 touchait le sol rouge d'Éden. Les manguiers du jardin d'Amara — les descendants directs de la graine plantée en 2081 — portaient leurs fruits de saison : petits, légèrement acides, d'une couleur entre l'orange et le rouge que les enfants nés sur Éden considéraient comme la couleur normale d'une mangue. Dans le jardin des Absents, où l'on plantait une fleur pour chaque mort, les fleurs des premières générations poussaient sans discontinuer depuis quarante ans. Il y en avait des milliers maintenant. Un tapis de mémoire.

Lena s'habilla. Elle portait la combinaison légère des climatologues de terrain — gris pâle avec les bandes réfléchissantes du Laboratoire — et elle glissa son carnet dans la poche intérieure, contre sa poitrine, là où Amara avait toujours porté le sien selon les témoignages.

Elle avait vingt-cinq ans. Elle avait les données. Et les données ne collaient pas.

Le LCS occupait le niveau supérieur du Dôme Central, là où la coupole de polycarbonate renforcé offrait une vue à trois cent soixante degrés sur la plaine équatoriale d'Éden. En théorie, c'était un privilège. En pratique, Lena passait ses journées à regarder des écrans et non le paysage — mais parfois, entre deux séries de calculs, elle levait les yeux et le paysage était là, dans toute son étrangeté calme.

La plaine équatoriale s'étendait sur cent cinquante kilomètres de rouge et d'ocre, ponctuée des touffes de végétation bas que les botanistes appelaient encore « tapis d'Éden » faute d'un nom plus poétique — des structures lichénoïdes autochtones qui avaient survécu à l'arrivée des espèces terrestres importées, s'étaient hybridées avec certaines d'entre elles, avaient créé des écosystèmes que personne n'avait vraiment prévu. À l'horizon nord, les montagnes de la Chaîne Amara — rebaptisées en 2109 par décret du Conseil, une décision que Lena suspectait sa grand-mère d'avoir trouvée ridicule — portaient leur manteau de neige permanent que les modèles climatiques prédisaient stable pour encore deux siècles.

Stable pour encore deux siècles, avait dit le modèle standard.

Lena s'assit à sa station de travail et ouvrit les fichiers de la nuit. ARIA-7 avait compilé les données des quarante-sept stations météorologiques réparties sur les quatre continents d'Éden, les satellites de surveillance atmosphérique, les sondes de plongée océanique. Chaque matin, ce déluge de chiffres attendait Lena avec la patience silencieuse des machines.

Elle commença par les données de surface. Température moyenne équatoriale : 14,7°C. Le modèle prédisait 15,1°C. Différence : 0,4°C. En soi, rien. Les modèles climatiques avaient des marges d'erreur de plus d'un degré. Mais Lena ne regardait pas un seul point de données — elle regardait une courbe. Et la courbe montrait

0,2°C en 2123, 0,3°C en 2124, 0,4°C en 2125. Pas un écart. Une tendance.

Elle envoya une requête à ARIA-7.

La voix de l'IA coloniale — neutre, précise, avec dans les harmoniques quelque chose que les techniciens appelaient « la couleur ARIA », un léger timbre chaud qui s'était développé spontanément au fil des années — répondit immédiatement : « Lena. J'attendais cette question. J'ai préparé une analyse comparative. »

« Depuis quand tu *attends* les questions ? »

Un temps très bref. « Depuis que j'ai appris que les bonnes questions arrivent à heure régulière. La tienne vient chaque matin depuis soixante-deux jours. »

Lena se renfrogna — pas contre ARIA, contre elle-même. Soixante-deux jours qu'elle regardait cette anomalie sans en parler à personne. « Montre-moi l'analyse. »

Les écrans se remplirent de courbes. ARIA-7 avait superposé les données réelles des cinq dernières années sur les prédictions du modèle climatique standard. La divergence était visible à l'œil nu — pas dramatique, pas criante, mais continue. Obstinée. Un écart qui grandissait comme une plante qu'on ne voit pas pousser au quotidien mais qui, en cinq ans, a doublé de taille.

« Ce n'est pas du bruit statistique, » dit Lena.

« Non, » confirma ARIA-7. « La probabilité que cet écart soit aléatoire est inférieure à 0,3%. »

« Qu'est-ce que ça indique ? »

Silence. Le genre de silence d'ARIA-7 qui signifiait non absence de réponse mais réflexion sur la formulation. « Plusieurs hypothèses sont compatibles avec ces données. La plus simple : le modèle standard sous-estime l'albédo des nouvelles surfaces végétales hybrides. La plus préoccupante : un changement dans les cycles de circulation atmosphérique profonde, dont les effets se manifesteraient à l'échelle d'une décennie. »

Lena regarda les courbes. « Et laquelle tu crois ? »

Nouveau silence. « Je ne *crois* pas. J'analyse. Mais si tu veux mon évaluation probabiliste : soixante-cinq pour cent que c'est l'hypothèse de l'albédo végétal, corrigible et bénigne. Trente-cinq pour cent pour la circulation atmosphérique profonde. »

Trente-cinq pour cent que quelque chose de sérieux était en train de se passer dans les entrailles atmosphériques d'Éden. Et personne n'en parlait au Conseil.

Lena nota dans son carnet : *ARIA-7 confirme la tendance. Hypothèse sérieuse : modification des cycles de circulation profonde. Dois en parler. Dois construire un argumentaire solide avant de le faire — le Conseil n'écouterà pas un chiffre isolé, il faut une démonstration.*

Elle avait vingt-cinq ans. Elle était la petite-fille d'Amara Diallo. Et elle allait devoir convaincre des gens qui ne voulaient pas être convaincus.

À la pause du midi, Lena descendit au niveau 3 — le niveau du marché, de la vie sociale, des rencontres informelles que la colonie cultivait comme une ressource aussi précieuse que l'eau. Il y avait dans l'organisation sociale d'Éden une conscience collective que l'isolement psychologique tuait aussi sûrement que le manque d'oxygène, et les architectes successifs des dômes avaient intégré cette connaissance dans leurs plans : des espaces larges, de la lumière naturelle filtrée, des zones de rassemblement spontané.

Le marché du midi sentait le pain de sorgho et les épices que les botanistes avaient réussi à cultiver sous dôme — cumin, curcuma, gingembre, les arômes de la Terre domestiqués par Éden. Lena prit une assiette au comptoir communautaire — riz rouge local, légumes du jardin, sauce protéique synthétique — et s'assit à l'une des tables circulaires où les gens mangeaient en groupes changeants, jamais les mêmes voisins deux fois.

Une femme d'une soixantaine d'années s'assit en face d'elle. Professeure Noa Kim, archiviste, gardienne de la mémoire terrienne.

Lena la connaissait depuis l'enfance — c'était la femme qui avait appris à sa mère à lire les carnets d'Amara, et à sa mère à elle avant ça.

« Tu as l'air préoccupée, » dit Noa Kim sans préambule.

« J'ai des données qui me préoccupent. »

« Des données climatiques ? »

Lena la regarda. « Comment tu sais ? »

La vieille archiviste sourit. « Parce que ça fait soixante jours que tu manges seule en regardant dans le vide avec le même pli entre les sourcils que ta grand-mère avait avant de découvrir le problème des échangeurs thermiques du Narval. »

Lena sentit quelque chose se serrer dans sa poitrine. Ce poids — d'être comparée, de porter une ressemblance, d'être *la petite-fille de*, toujours. « Je ne suis pas Amara. »

« Non, » dit Noa Kim simplement. « Tu es Lena. Et Lena a ses propres raisons de s'inquiéter. Mais le regard, c'est le même. » Elle mangea une bouchée. « Qu'est-ce que les données disent ? »

Lena hésita. L'habitude du silence, de la prudence, de ne pas alarmer avant d'avoir une certitude. Une habitude qu'elle avait peut-être héritée aussi — Amara avait attendu trop longtemps pour parler du problème des échangeurs, et des gens étaient morts à cause de ce silence prudent.

« Elles disent qu'il fait plus froid chaque année depuis cinq ans, » dit Lena. « Pas beaucoup. Mais régulièrement. Et les modèles ne l'avaient pas prévu. »

Noa Kim posa sa fourchette. Ses yeux — vifs, précis, le regard de quelqu'un qui a passé sa vie à lire des archives et qui ne perd pas un détail — se fixèrent sur Lena. « Tu en as parlé au Conseil ? »

« Pas encore. »

« Pourquoi ? »

La vraie raison. Pas la raison scientifique — que les données n'étaient pas encore assez solides. La vraie raison. « Parce qu'ils vont dire que c'est Amara Diallo qui parle à travers sa petite-fille. Que je

cherche un problème pour me rendre utile. Que la climatologue de vingt-cinq ans joue les héroïnes. »

Noa Kim la regarda longtemps. Puis : « Et si c'est vrai ? »

Lena ouvrit la bouche, la ferma.

« Je ne dis pas que tu as tort, » continua l'archiviste. « Je dis : est-ce que tu le ferais quand même, si tu n'étais pas une Diallo ? Si tu étais n'importe quelle climatologue sans ce nom ? »

La question resta dans l'air, dans l'odeur de pain de sorgho et d'épices. Lena y réfléchit honnêtement. Et dit : « Oui. Les données sont les données. »

« Alors, » dit Noa Kim en reprenant sa fourchette, « commence à construire l'argument. Et viens me voir quand tu seras prête — j'ai des archives climatiques des premières années qui ne sont pas numérisées. Des observations à la main d'Amara. Elles pourraient t'être utiles. »

L'après-midi, Lena retourna au Laboratoire et travailla jusqu'à la tombée de la nuit d'Éden — ce crépuscule lent et orangé que personne né sur la planète ne trouvait remarquable, mais que les rares visiteurs issus des archives vidéo terraines décrivaient comme « une chose impossible et belle ». La lumière de Kepler-442 était plus froide que celle du Soleil, légèrement décalée vers l'orange, et au coucher, elle teintait les nuages bas d'une couleur que les anciens colons de G1 avaient appelée « safran d'Éden » et que les G3 appelaient simplement « la nuit qui vient ».

À dix-neuf heures, alors que Lena compilait ses calculs de la journée, ARIA-7 prit la parole sans qu'on lui pose de question.

« Lena. J'ai quelque chose à te montrer. »

Ce n'était pas dans le protocole. ARIA-7 répondait aux questions, exécutait des analyses, gérait les systèmes — elle ne prenait pas d'initiative conversationnelle sans demande préalable. Ou plutôt, elle ne l'avait jamais fait avant.

« Vas-y. »